

## Langue et littérature arabes classiques

M. André MIQUEL, professeur

On est revenu cette année à la littérature de l'amour fou, mais par le biais du comparatisme, que l'on n'avait fait qu'ébaucher il y a quelques années, en préférant alors s'attacher aux conditions historiques et sociales de l'éclosion de cette littérature.

Laissant de côté le problème, toujours ouvert, difficile et peut-être infondé, d'influences possibles, de cheminements éventuels de ces thèmes, depuis l'Arabie jusqu'à l'Europe du Moyen Age, en passant par l'Iran ou Byzance, notre analyse a pris une autre voie. On a constaté d'abord un contraste absolu entre le traitement de la légende arabe du fou d'amour, Majnûn, et ce qu'est devenue l'histoire d'un de ces couples les plus célèbres de la passion absolue et impossible en Occident, Tristan et Iseut. Du côté de l'Arabie, au départ, dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle, des poèmes sans doute anonymes, sur le thème de l'amour fou et promis à la mort, peu à peu attribués à des êtres de chair et de sang, au premier rang desquels Majnûn. Ces poèmes, récités puis enregistrés, ont donné lieu ensuite à un extraordinaire développement, à une légende tissant peu à peu la biographie légendaire du poète amoureux, et ce jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. En Europe, c'est le processus inverse qui se produit : une légende, celle que lancent, au XII<sup>e</sup> siècle, Bérout et Thomas, amplifiée ensuite par d'autres, en de multiples langues, et ramassée ensuite, au XIX<sup>e</sup> siècle, par Wagner, qui opère sur elle un radical travail d'élagage, pour ne plus retenir que l'aventure d'un amour, et son poème, à quoi tout se réduit.

La comparaison une fois faite sur ce point, restait à examiner quelle peinture de l'amour l'une et l'autre version proposaient. On était fondé à cette analyse par la qualité même du texte de Wagner, que l'on a lu comme tel, non comme un livret inextricablement tissé de musique. Cette étude devant faire l'objet d'une publication prochaine, on s'en tiendra ici à quelques points essentiels. Au chapitre des différences, on relèvera que le mal d'amour est, chez Majnûn, intérieur à l'amour lui-même, et extérieur chez Wagner ; d'un côté, le perpétuel

souçon, la jalousie, le reproche de froideur ; de l'autre, un amour étale dès qu'il s'est déclaré, sans autre ombre que portée, venue des ennemis, des envieux. Autre dissemblance : la perception du temps. Majnûn le vit, dans la succession du jour et de la nuit, comme une succession contrastée des misères de la séparation et de la joie des rencontres secrètes. Tristan et Isolde, eux, vivent le jour et la nuit comme des états, le premier, occasion du mensonge et des leurre sociaux, venant perpétuellement empoisonner la seconde par le rappel des heures perdues et l'angoisse du retour à l'ordre officiel des choses. La mort non plus n'est pas vue des mêmes yeux : dans la détresse d'un amour impossible et qui ne s'est pas charnellement réalisé, Majnûn l'attend comme une délivrance et le lieu où le désir pourra enfin et pour toujours être comblé. Tristan et Isolde, amants au plein sens du terme, voient dans la mort une sublimation de leur passion : non seulement ils l'appellent, mais ils s'y précipitent. Elle est, pour Majnûn, basculement dans un autre ordre, celui du bonheur à réaliser ; pour Tristan et Isolde, continuité, comme un point d'orgue, pour un bonheur à sauver.

Quant aux points communs, on notera d'abord le rapport à la divinité. Rompant avec les références chrétiennes, Wagner installe ses héros dans une atmosphère résolument païenne, où la seule divinité évoquée est celle de l'amour, Minne : autant dire que l'on en reste à l'aventure d'un homme et d'une femme épris l'un de l'autre et qui n'invoquent ou ne convoquent la divinité qu'autant qu'elle les touche dans cela seul qui les intéresse et dont ils vivent. La même attitude inspire Majnûn, avec quelques variantes ; c'est Dieu, le dieu unique de l'islam, qui est ici interpellé, mais toujours en référence à l'amour : tantôt prié de satisfaire aux vœux de l'amant, tantôt taxé de rigueur envers le désespéré et même, dans ce cas, menacé d'amener un croyant à perdre la foi.

Autre trait commun à ces deux légendes : l'amour se dit autant et même plus qu'il ne se fait. La chose éclate chez Wagner, où tout finalement se passe à laisser parler les amants, ou leur parler, ou parler d'eux. Majnûn, lui aussi tout occupé à chanter sa passion, irait plus loin encore puisque, en adoptant pareille attitude, il rend impossible la réalisation de son rêve, les usages du temps et des lieux interdisant de proclamer son amour à tout vent. Et ceci enfin : qu'il s'agisse de volonté délibérée ou d'un effet de leur conduite, les amants s'installent dans une solitude absolue, coupés de ces autres qui les rejettent et qu'ils rejettent. A qui la faute si l'amour ne se peut ? A la société ou aux amants qui, par la peur pressentie de ne pouvoir se tenir toujours sur les sommets, renvoyaient à ces autres la responsabilité de l'échec ici-bas et de la mort ?

\*  
\*\*

Le séminaire a été consacré à l'explication et à la traduction de poèmes d'Usâma Ibn Munqidh, notable syrien de l'époque des Croisades. On y a mis en relief la meilleure part de ce guerrier, homme politique et ambassadeur, chroni-

queur hors pair et par ailleurs authentique prince des lettres : la déploration sur le temps qui va et la solitude du vieil homme à qui la mort arrache peu à peu les siens.

## PUBLICATIONS

— *Les Arabes et l'ours*, Heidelberger Akademie der Wissenschaften, (avec contributions de C. Bremond et A. Chralbi), 1994.

— « Les Expressions de l'Islam: les sciences historiques et géographiques », dans *Encyclopaedia Universalis*, s.v. Islam, 1993.

— « Hamdâni, polygraphe et yéménite », dans *Saba*, n° 2, juin 1994, p. 65-67.

— « Les Justifications morales de l'intervention dans la culture arabe » (avec Paul Ricœur), dans *Intervenir ? Droits de la personne et raisons d'Etat* (Forum international sur l'intervention, Sorbonne, 16-17 décembre 1993), Paris, Grasset, 1994, p. 123-126.

— « A Propos de littérature arabe », dans *Collège de France, professeurs et travaux, photographies* de M. Frank, Paris, Imprimerie Nationale, 1995, p. 48-53.

— Préface à N. Sraïeb, *Le Collège Sadiki de Tunis, 1875-1956*. Enseignement et nationalisme, CNRS Editions, 1995, p. 5.

— « I Problemi della cultura nel mondo musulmano », dans *Federico II e le scienze*, Palerme, éd. Sellerio, 1995, p. 198-203.

— *Six à sept Saisons pour revivre*, roman, Paris, Flammarion, 1994.

## PUBLICATIONS DE LA CHAIRE

— S. Aouli, R. Redjala, La Kabylie face à la dérive intégriste, dans *Les Temps modernes*, n° 580, Algérie, La guerre des frères, janvier-février 1995, p. 196-208.